

LA METHODE DE SYMETRIE CHEZ FRANCIS WOLFF

Bernard SEVE

Université de Lille - UMR 8163 STL

Il y a des jardins à la française et il y a des jardins à l'anglaise. Les jardins à la française sont marqués par l'ordre, la symétrie, l'équilibre des plans et des volumes, la régularité des chemins qui obéissent à une pensée maîtrisée et qui présentent esthétiquement cette maîtrise. Les jardins à l'anglaise sont marqués par la dissymétrie, le déséquilibre des plans et des volumes, l'irrégularité de chemins tortueux dont on ne sait où ils mènent ; c'est un désordre étudié, et qui doit dissimuler l'artifice supérieur dont il est le produit, selon le principe « l'art cache l'art ». Il y a des livres qui ressemblent à des jardins à l'anglaise, avec leurs parcours sinueux, leurs caprices, leurs raisonnements esquissés mais inaboutis, leur désordre étudié, la dissimulation de la rhétorique subtile qui les commande en sous-œuvre. Et puis il y a des livres qui ressemblent à des jardins à la française, marqués par l'ordre, la symétrie, l'équilibre, la régularité, la cohérence et je dirais la probité de la pensée. Les chemins sont nets, et, même lorsqu'ils font de complexes et savants détours, on sait d'où l'on vient et on sait où l'on va.

Les articles et les livres de Francis Wolff relèvent, tous sans exception, de cette seconde catégorie. On les lit comme on arpente les jardins de Chantilly, de Vaux-le-Vicomte ou de Versailles. On en admire la construction savante, cette sorte de perfection formelle, voire géométrique, du Grand Siècle qui, bien loin d'être froide et pauvre, se lie admirablement avec l'inventivité vraie, la tension et la vie de la pensée. Loin d'être obstacle ou carcan, la forme est condition d'inventivité. Les articles et les livres de Francis Wolff sont admirablement *méthodiques*.

J'ai choisi d'aborder la pensée de Francis Wolff par le biais de la méthode. Une philosophie se construit dans ses concepts, ses problèmes, ses thèses et ses arguments. Ceci est son contenu, sa matière. Mais elle se définit également, et peut-être d'abord, par la façon dont elle pose ses problèmes, dont elle construit ses concepts et ses arguments, dont elle valide ses thèses - par sa méthode en un mot. La méthode est la forme de la pensée, et cette forme fait système avec la matière. La pensée de Platon est

inséparable de la forme du dialogue, comme celle de Descartes de la méditation analytique, celle de Spinoza de la construction synthétique *more geometrico* ou celle de Hegel de la dialectique. Ce qui me frappe chez Francis Wolff c'est l'usage de ce que j'appellerai la méthode de symétrie, que l'on retrouve dans pratiquement tous ses textes, qu'ils relèvent de l'histoire de la philosophie ou de la philosophie spéculative – par « philosophie spéculative » je veux simplement dire philosophie inventive et créatrice. Je serai amené à nuancer plus loin cette distinction entre histoire de la philosophie et philosophie spéculative, mais elle me paraît nécessaire dans un premier temps.

Dans ses travaux d'histoire de la philosophie, Francis Wolff construit souvent son champ problématique sous forme d'une opposition binaire et symétrique, opposition qui apparaît parfois dans le titre même de l'étude. Je citerai notamment : « Les deux voies de l'ontologie : la voie physique (Démocrite) et la voie logique (Platon) » 1996¹ ; « Les deux voies de la métaphysique : le premier principe d'Aristote et celui de Descartes », 1997² ; « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme, l'invention de l'animal dans l'Antiquité », 1997³ ; « Les principes de la science chez Aristote et Euclide », 2000⁴.

Dans ses travaux de philosophie spéculative, Francis Wolff use également de la méthode de symétrie, par exemple dans *Dire le monde*⁵ qui oppose, pour simplifier beaucoup, l'hypothèse d'un monde de choses dépourvu d'événements à l'hypothèse d'un monde d'événements dépourvu de choses. La seconde branche de cette dichotomie est brillamment prolongée dans le tout récent *Pourquoi la musique ?*⁶. Le très important livre *Notre humanité, d'Aristote aux neurosciences*⁷, use largement de la méthode de

1 Première publication en portugais (Brésil) sous le titre : « Dois Destinos Possíveis da Ontologia », *Analytica* 3/1, 1996, p. 179-225.

2 Titre original : « Le principe de la « Métaphysique » d'Aristote et le principe de la métaphysique de Descartes », *Revue Internationale de Philosophie*, 51/3 1997, p. 417-443.

3 Titre original : « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme : remarques pouvant servir à comprendre l'invention de l'animal » dans Gilbert Romeyer Dherbey (dir.), Barbara Cassin et Jean-Louis Labarrière (éd.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997 (Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Nouvelle série), p. 157-180.

4 « Les principes de la science chez Aristote et Euclide », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 105/3, 2000, p. 329-362.

5 *Dire le monde*, Paris, PUF, 1997.

6 *Pourquoi la musique ?*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2015.

7 *Notre humanité : d'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2010.

symétrie, ainsi que l'article « Le temps comme concept hybride » (2011), construit autour du couple temps-série et temps-devenir⁸.

Avant d'analyser cette méthode, je voudrais, par honnêteté intellectuelle, faire part d'une certaine réticence personnelle devant l'usage argumentatif de la symétrie, non pas chez Francis Wolff en particulier, mais dans la philosophie en général. C'est cette réticence qui m'a sans doute rendu particulièrement attentif au choix wolffien de la méthode de symétrie. D'un point de vue pédagogique comme d'un point de vue heuristique, la méthode de symétrie est excellente : elle fixe les idées de manière nette, elle dégage les grands contours, elle fabrique les contrastes nécessaires à une bonne perception, elle dégage des voies. Mais la méthode de symétrie vaut-elle au-delà de ses usages pédagogique et heuristique ? Ne risque-t-elle pas de simplifier, de réduire, de brutaliser le divers ? L'abus de la méthodologie des paires indiscernables dans l'esthétique analytique m'a rendu particulièrement méfiant devant les symétries *ad hoc* qui ne correspondent à rien dans la réalité. Et j'ai souvent médité une idée très étrange, soutenue par James Agee dans son livre *Louons maintenant les grands hommes*, selon laquelle la symétrie et le mal sont identiques⁹. Cette idée est un peu obscure, mais elle présente de façon radicale l'idée qu'il y a quelque chose de louche et de forcé dans la symétrie. Est-ce le cas chez Francis Wolff ?

Si Wolff use fréquemment de la méthode de symétrie, ce n'est nullement par facilité ou par inadvertance. Il s'agit d'un choix délibéré, et qui est réfléchi dans le paratexte de ses différents livres, notamment dans les préfaces et les intertextes. La méthode de symétrie est donc présente sous deux formes dans les textes de Wolff : comme pratique effective de construction de sa pensée, et comme théorisation de cette pratique. Je commenterai donc à la fois l'usage de fait et la justification de droit.

Je choisis comme exemple paradigmatique l'étude de 1996 sur les deux voies de l'ontologie, reprise dans le livre *L'être, l'homme, le disciple*¹⁰. « Après le 'il est' de Parménide [...] deux voies s'ouvraient, Démocrite ou Platon. Ces voies sont

8 « Le temps comme concept hybride », *Revue de Métaphysique et de Morale* 72/4, 2011, p. 487-511 (URL : <http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2011-4-page-487.htm>; DOI : 10.3917/rmm.114.0487).

9 James Agee, Walker Evans, *Louons maintenant les grands hommes : Alabama, trois familles de métayers en 1936*, traduction par Jean Queval, Plon, Paris, coll. « Terre humaine », 1972, p. 229-232.

10 Cf. *L'être, l'homme, le disciple : figures philosophiques empruntées aux Anciens*, PUF, coll. « Quadrige », Paris, 2000 : « Les deux destins de l'ontologie : la voie physique (Démocrite) et la voie logique (Platon) », ch. 1 p. 21-71.

symétriques¹¹». La formule « ces voies sont symétriques » énonce-t-elle un simple constat ? Sans doute pas. L'affirmation qu'il y a deux voies symétriques ne peut pas relever d'un simple constat factuel, elle comporte nécessairement une part de jugement. En réalité, Wolff pose la *nécessité* de cette opposition symétrique, en la *déduisant* de la nécessité de *penser le non-être* pour fonder la science. Or il y aurait, selon Wolff, deux façons (et deux seulement) de penser le non-être : le penser comme vide, le penser comme autre. Penser le non-être comme vide permet de sauver le mouvement, qui est un fait, penser le non-être comme autre permet de sauver le langage, qui est un autre fait. D'un côté Démocrite, de l'autre Platon. Partagée entre ces deux voies, l'ontologie s'achève en physique chez Épicure et en logique chez Aristote. Ce résumé sommaire d'une analyse brillante et précise nous apprend au moins trois choses.

Premièrement, chacune des deux voies symétriques est bel et bien une *voie*, c'est-à-dire un chemin cohérent, continu, et qui débouche quelque part¹² : d'un côté on va de Démocrite à Épicure, de l'autre on va de Platon à Aristote ; derrière les évidentes différences doctrinales entre Platon et Aristote, Wolff met en lumière la continuité de la voie catégoriale, de même qu'il met en lumière la continuité de la voie physique de Démocrite à Épicure.

Deuxièmement, cette symétrie des voies tient à la nature du problème légué par Parménide, c'est une symétrie produite par une bifurcation à *partir* de Parménide, Wolff parle aussi d'embranchement et de carrefour¹³. Il existe une origine commune des deux voies, et cette origine commune contribue à la structure de symétrie : c'est parce qu'elles divergent à partir d'un point d'origine unique que ces voies sont symétriques. Wolff va jusqu'à écrire « le parallélisme entre les deux voies est si étroit que l'on est en droit de se demander si la pensée de l'Autre et celle du vide ne constituent pas une seule pensée¹⁴ ». Pourtant ces deux voies sont « incompatibles¹⁵ », entre elles il faut choisir. La symétrie est à la fois complicité et alternative.

Troisièmement, cet exemple met en évidence l'important concept wolffien de *figure empruntée aux Anciens*, instrument théorique permettant d'éclairer le présent de

11 *L'être, l'homme, le disciple*, op. cit. p. 15.

12 *Ibid.*, p. 31.

13 *L'être, l'homme, le disciple*, op. cit., p. 13.

14 *Ibid.* p. 59.

15 *Ibid.* p. 68.

la pensée par l'examen de son passé. « Les deux voies de la philosophie contemporaine, l'analytique et la phénoménologique, reproduisent peut-être, en un deuxième jeu de figures, la voie catégoriale et la voie physique de la philosophie ancienne ¹⁶ ». Comme si les deux voies dessinaient une double grammaire de la pensée philosophique, historique par son origine, anhistorique par sa validité, par sa rationalité propre.

La méthode de symétrie est donc fermement assumée et même revendiquée par Francis Wolff, elle présente des propriétés descriptives, des propriétés cognitives, et des propriétés heuristiques.

Je ne puis commenter chacune des études évoquées ci-dessus. Mais nous avons chemin faisant enrichi le concept de symétrie par celui de *figure*, que Wolff définit comme une « forme nécessaire d'oppositions, de symétrie, de complémentarité ou d'incompatibilité entre des concepts, des arguments, des thèses ou des problématiques ¹⁷ ». La symétrie appartient analytiquement au concept de figure, ou plutôt de *configuration* : car en fait la figure n'existe que dans une *configuration*, définie par « le jeu nécessaire des symétries et des oppositions qui les définissent [les figures] les unes par rapport aux autres ¹⁸ ».

Parfois pourtant Wolff propose, ou semble proposer, une trichotomie et non une dichotomie. C'est le cas de l'étude de 1997 sur « L'invention de l'animal dans l'Antiquité », reprise également dans *L'être, l'homme, le disciple* ¹⁹. Ce ne sont pas deux, mais trois termes et trois logiques qui sont ici confrontés : l'animal, l'homme, le dieu. Mais cette trichotomie apparente repose en son fond sur une symétrie réelle : la symétrie entre l'animal et le dieu, qui offrent deux « modèles » pour penser l'homme. « L'animal a une fonction symétrique à celle du dieu dans la constitution de l'homme ²⁰ ». La thèse de Wolff ne consiste pas seulement à dire que pour les Grecs l'homme est à la fois un dieu, parce qu'il pense, et un animal, parce qu'il est mortel, ce qui est juste mais banal ; la thèse, beaucoup plus forte, est que les Grecs ont « inventé » la figure de l'animal pour disposer d'un parallèle à la figure du dieu, afin de pouvoir, dans le cadre de ce parallèle et de cette symétrie, penser l'homme. La nature de

¹⁶ *Ibid.* p. 70.

¹⁷ *Ibid.* p. 9.

¹⁸ *Ibid.* p. 10.

¹⁹ *Ibid.* ch. 3, p. 113-138.

²⁰ *Ibid.*, p. 107.

l'homme ne peut être *constituée* que par sa situation intermédiaire entre les deux figures symétriques de l'animal et du dieu²¹. Ce qui m'importe ici n'est pas que le *trois* apparent recouvre un *deux* plus réel, c'est que les deux figures parallèles de l'animal et du dieu sont *inventées* ; Wolff va jusqu'à écrire « l'animal naturellement amoral et le dieu naturellement amoral sont les deux inventions parallèles dont avait besoin l'invention de l'homme moral²² ». Si la symétrie est *res facta*, voire *res ficta*, ce n'est pas le fait du commentateur, Francis Wolff, mais bien le fait des Grecs eux-mêmes.

Il y a donc une différence capitale entre cette étude et celle portant sur Démocrite et Platon. *En ontologie, les Grecs ont inventé deux voies qui se sont trouvées, pour des raisons de fond, être symétriques et incompatibles ; dans leur philosophie de l'homme, les Grecs ont inventé la symétrie elle-même, ils ont créé la symétrie en tant que symétrie et pour ses propriétés de symétrie*. On comprend que la méthode de symétrie chez Francis Wolff ne relève pas de ce formalisme que Hegel reprochait à Schelling, à savoir plaquer sur toute donnée quelle qu'elle soit un schéma abstrait et passe-partout. La méthode de symétrie est chez Wolff une méthode adaptée à la diversité de ses objets et qui même, à certains égards, en est issue.

Parfois cependant le *trois* semble bien être réellement et définitivement un *trois* non réductible à un *deux*, ainsi dans l'étude « Trois figures de disciples » (1993)²³, dans laquelle Wolff distingue les trois figures du disciple : le socratique, l'épicurien, l'aristotélien. Mais dans cette triade même la symétrie et son principe duel arrivent à se glisser : « Nous redessinerons les figures symétriques et opposées des deux disciples déjà étudiés, le socratique et l'épicurien, puis nous les confronterons à une troisième figure, l'aristotélien²⁴ ». On sent ici que la troisième figure est surnuméraire, qu'elle vient troubler la belle et suffisante symétrie du socratique et de l'épicurien ; dans l'économie générale du livre cette symétrie est d'ailleurs éclatante, puisque s'il existe un chapitre « Être disciple de Socrate » et un autre chapitre « Être disciple d'Épicure », il n'existe aucun chapitre intitulé « Être disciple d'Aristote ». Cette troisième figure, aristotélienne, se place « entre²⁵ » les deux figures précédentes ; on notera toutefois

21 *L'être, l'homme, le disciple, op. cit.*, p. 130.

22 *Ibid.* p. 133.

23 Titre original : « Trois figures du disciple dans la philosophie ancienne », *Le trimestre psychanalytique*, 2, 1993, repris dans *L'être, l'homme, le disciple, op. cit.*, ch. 9, p. 289-310.

24 *Ibid.* p. 289.

25 *Ibid.* p. 298.

que la fin de l'étude consacre une certaine primauté du *trois*. Ici la méthode de symétrie vacille sans doute quelque peu, mais non le principe de la configuration exhaustive, s'il est vrai que les trois figures de disciples correspondent, selon Wolff, au trois seuls rapports que l'on peut avoir avec un discours originaire : l'écrire (si le maître ne l'a pas fait lui-même), le répéter, ou l'interpréter, ce qui donne Socrate, Épicure, Aristote²⁶. Autrement dit, la symétrie est la forme la plus éclatante d'une structure plus profonde qu'elle, la *configuration exhaustive*, qui est presque une forme de *divisio carneadia*. Si on poussait à son terme cette intuition, cela donnerait l'idée suivante : *Wolff ne privilégie pas la symétrie pour elle-même, mais en tant qu'elle condense les traits décisifs de la configuration exhaustive*.

Après les études d'histoire de la philosophie, j'en viens aux études de philosophie spéculative. Dans *Dire le monde*, la méthode de symétrie fonctionne de façon toute différente. Il ne s'agit plus d'un procédé pour ainsi dire dicté par l'objet d'étude, comme en histoire de la philosophie, mais bien d'un artifice assumé comme tel, d'une expérience de pensée, ce concept est explicitement revendiqué²⁷. La symétrie n'oppose pas simplement deux termes, elle oppose deux séries : chaque série comporte trois éléments : un monde, ou plutôt ce que Wolff appelle un langage-monde, une question, et un principe rationnel. D'un côté, un monde d'essences pures, de sujets sans prédicats, répondant à la question « qu'est-ce que ? » et au principe d'identité ; d'un autre côté, un monde de prédicats sans sujets, spécifié ensuite comme monde d'événements purs, répondant à la question « pourquoi ? » et au principe de raison suffisante. Chacune de ces deux séries « monde-question-principe » offre une grande cohérence interne, et la cohérence interne de chacune des deux séries parallèles renforce la prégnance de la symétrie. Mais la fiction n'est pas gratuite, et l'expérience de pensée n'est pas arbitraire. Si la symétrie entre deux mondes irréels, l'un formé de substances auxquelles il n'arrive jamais rien, l'autre formé d'événements qui n'arrivent à rien ni à personne, est une construction de l'esprit, cette construction est fondée dans la nature de l'esprit. C'est ce que souligne l'enracinement de ces deux mondes fictifs dans les deux principes fondamentaux de la raison humaine, le principe d'identité et le principe de raison suffisante. Aussi Wolff peut-il écrire « Notre volonté de tout comprendre est partagée

26 *L'être, l'homme, le disciple*, op. cit., p. 309.

27 *Dire le monde*, op. cit., p. 59.

entre deux voies²⁸ », notre raison est au croisement de ces deux voies symétriques, comme notre monde réel est à l'entrecroisement²⁹ des deux mondes fictifs décrits dans *Dire le monde*. On notera enfin, la remarque est importante du point de vue méthodologique, que Wolff ne commence pas par poser ses deux mondes fictifs, le monde des choses pures et le monde des événements purs, pour fabriquer ensuite une habile synthèse correspondant précisément à notre monde réel. Il commence au contraire par poser le vrai monde, notre monde, dont les deux mondes fictifs sont pour ainsi dire des abstractions ou des dérivés-limites.

Je voudrais à présent m'arrêter sur un texte de philosophie spéculative dans lequel la méthode de symétrie joue à plein, de manière d'ailleurs assez complexe dans le détail des raisonnements. Il s'agit de l'étude de 1995 sur « Le mal³⁰ ». Wolff distingue deux voies : la première voie, en-deçà de l'expérience, dissout le mal dans des rapports infiniment variables entre les entités composant le monde, et conclut à l'irréalité du mal; la seconde voie, au-delà de l'expérience, voit la racine du mal dans le fait que le monde n'est pas ce qu'il aurait dû être. Mais la seconde de ces voies reproduit en elle-même, comme en abyme, la dualité des deux voies, sous forme d'une dualité seconde entre deux types de théodicées, celles qui vont du mal à Dieu, que Wolff appelle l'aller, et celles qui vont de Dieu au mal, que Wolff appelle le retour. « La recherche d'un sens au mal conduit à un Dieu moral à partir duquel on ne peut plus expliquer le mal » : c'est un aller sans retour³¹. Symétriquement, la théodicée leibnizienne va *a priori* de Dieu au mal, lequel n'est qu'une conséquence fâcheuse de l'ordre le meilleur choisi par Dieu, mais il est impossible de remonter des maux bien réels à ce Dieu mathématicien et distant : c'est un retour sans aller³². L'aller sans retour nous donne du sens, mais point d'explication : le retour sans aller nous donne de l'explication, mais point de sens. Or, dit Wolff dans une phrase décisive, « cette alternative entre l'aller et le retour est celle-là même qui partage la raison : veut-elle du sens ou de l'explication ?³³ ». Dans les

28 *Ibid.* p. 87.

29 *Dire le monde, op. cit.*, p. 94.

30 « Le mal », dans *Notions de Philosophie*, dir. Denis Kambouchner, Paris, Gallimard, tome III, 1995 (Folio Essais), p. 151-219.

31 « Le mal », *op. cit.* p. 216.

32 *Ibid.* p. 213.

33 *Ibid.* p. 216.

théodicées, la raison est en débat avec elle-même, la raison cherche qui elle est, ce qu'elle peut, ce qu'elle veut.

Nous l'avions déjà perçu en évoquant *Dire le monde* et certaines études d'histoire de la philosophie ancienne : c'est la structure même de la raison qui est en jeu dans la méthode de symétrie. Il faudrait, pour préciser et enrichir cette idée, analyser ici l'étude sur les deux principes de la métaphysique, celui d'Aristote et celui de Descartes³⁴ ; il s'agit d'une étude magistrale confrontant les deux voies possibles pour une autofondation de la raison, une raison toujours tendue vers des objectifs ou des valeurs différentes et à certains égards incompatibles.

Cette étude sur le mal appelle un autre commentaire encore. Nourri en profondeur d'une vaste culture philosophique, exposant et discutant Platon, Épicure, saint Augustin, Spinoza, Leibniz, Rousseau, Kant, Max Scheler, Ricoeur, et quelques autres, ce texte *ne relève pourtant pas de l'histoire de la philosophie*. C'est ici qu'il faut commencer à défaire l'opposition proposée tout à l'heure entre histoire de la philosophie et philosophie spéculative. Certains textes de Wolff relèvent plutôt d'un de ces genres, certains textes plutôt de l'autre – mais en réalité ils sont tous, à l'exception sans doute de son récent livre *Pourquoi la musique ?*, à la fois des textes d'histoire de la philosophie et des textes de philosophie spéculative. Dans sa monumentale et trop peu lue *Histoire de l'histoire de la philosophie*, Martial Guéroult soutenait que toute grande philosophie enveloppait, de manière implicite ou explicite, une représentation de la logique de l'histoire de la philosophie, une philosophie de l'histoire de la philosophie³⁵. La philosophie de Francis Wolff enveloppe une philosophie de l'histoire de la philosophie, de manière parfois très explicite, comme dans les pages réflexives de *L'être, l'homme, le disciple*. Il me semble que pour Wolff l'histoire de la philosophie réalise, de manière successive, des figures spéculatives qui sont comme des possibles de la raison humaine ; mais ces possibles ne sont pas compossibles, on ne peut pas avoir à la fois le sens et l'explication, on ne peut pas avoir à la fois le vide et l'autre, et c'est cette impossibilité des figures qui prend forme de symétrie. Il faut cependant noter une certaine prudence dans les formulations de Wolff, notamment dans les textes réflexifs de *L'être, l'homme, le disciple* : parlant de l'autofondation de la raison, il

34 Titre original : « Le principe de la *Métaphysique* d'Aristote et le principe de la métaphysique de Descartes », *op. cit.*, repris dans *L'être, l'homme, le disciple*, *op. cit.*, ch. 2, p. 73-102.

35 Martial Guéroult, *Histoire de l'histoire de la philosophie*, 3 volumes, Aubier, Paris, 1984-1988.

indique que le parallèle Aristote/Descartes présente « une alternative entre les deux manières, les deux seules possibles *peut-être* pour la raison, ancienne ou moderne, de prétendre à l'autofondation ³⁶ ». De même écrit-il que les deux voies de l'ontologie sont « les deux seules possibles *peut-être*³⁷ ». Il faudrait sans doute se demander alors pourquoi, « à un problème historiquement posé » ne s'offre qu'un « nombre limité de solutions, solidaires mais incompatibles³⁸ ».

Ce lien étroit entre philosophie spéculative et histoire de la philosophie se lit à plein dans ce qui est pour moi un des plus grands livres de Francis Wolff, *Notre humanité, d'Aristote aux neurosciences* (2010). C'est un livre à la fois extrêmement ambitieux et extrêmement courageux. Nous le savons tous, la logique concurrentielle de la recherche universitaire amène mécaniquement à survaloriser l'érudition pointilleuse, la recherche du menu et la gloire du microscopique. Mais faut-il laisser Alciphron l'emporter sur Philalèthe ? Wolff ose, lui, prendre à bras le corps une immense question, qui est la seule vraie question digne de ce que Montaigne appelait « le désir de la philosophie » : qu'est-ce que l'homme, qu'est-ce que « notre humanité » ? Cette question n'est pas seulement théorique, elle est aussi pratique, éthique et politique. Wolff n'hésite pas à parcourir l'ensemble de la philosophie occidentale, déclinée en quatre configurations : l'homme d'Aristote, l'homme de Descartes, l'homme des sciences humaines et l'homme neuronal. Une immense question, un immense corpus, est-ce bien sérieux ? Oui, c'est même la chose la plus sérieuse qui soit. La méthode de symétrie va déployer ici toute sa puissance. Chacune des quatre figures de l'homme est « l'entrecroisement d'un rapport à un savoir qu'elle permet de garantir et d'un rapport à des normes qu'elle permet de fonder ³⁹ », « entrecroisement d'exigences scientifiques et morales ⁴⁰ », « croisement de concepts théoriques et de notions pratiques⁴¹ ». Ces quatre figures de l'homme forment une immense configuration, présentée page 188 sous forme d'un tableau à double entrée organisé selon deux variables : « l'homme a-t-il ou non une

36 *L'être, l'homme, le disciple, op. cit.*, p. 17. Je souligne.

37 *Ibid.* p. 16. Je souligne.

38 *L'être, l'homme, le disciple, op. cit.*, p. 9.

39 *Notre humanité, op. cit.* p. 11.

40 *Notre humanité, op. cit.* p. 13.

41 *Ibid.* p. 19.

essence ? », « l'homme est-il un être simple ou double ? ». Le tableau à double entrée, dont Wolff n'abuse pas, est sans doute l'expression achevée du principe de symétrie.

Notre humanité, comme *L'être, l'homme, le disciple*, pense le rapport du philosophique à l'historique, du système au récit. Chacune des quatre figures de l'homme, portées, je le rappelle, par Aristote, Descartes, les sciences humaines, les neurosciences, chacune de ces quatre figures donc se comprend structurellement par « les relations formelles d'identité et d'opposition » qui la lient aux trois autres⁴², mais se comprend aussi diachroniquement par l'histoire des quatre révolutions scientifiques que chacune de ces figures a permise, ou accompagnée. Wolff montre enfin qu'il serait naïf de croire simplement périmées les figures anciennes, celles de Descartes ou d'Aristote par exemple, et, dans un nouvel usage du principe de symétrie, il analyse chacune des quatre figures par le couple « attrait et danger ». Chaque figure de l'homme a un avers et un envers ; la naïveté consiste à ne voir que l'envers sans l'avers, ou, inversement, à ne voir que l'avers sans l'envers. C'est en effet à chaque fois au nom d'une certaine idée de l'humanité que des êtres humains ont asservi, exploité ou exterminé d'autres êtres humains, et Wolff montre avec beaucoup de précision et de finesse comment le meilleur d'une position philosophique peut receler des menaces dont le philosophe ne pouvait avoir aucune idée. Sous cet aspect, *Notre humanité* offre un prolongement inattendu de l'étude sur « Le mal ».

Je ne puis entrer plus avant dans l'étude de ce grand livre dont chaque page contient une idée neuve, une vue originale portée sur des pensées que l'on croit connaître depuis toujours, mais qui sont, ici, *mises en relation*, et même en double relation – synchronique et diachronique. Ce que prouve ce livre, c'est que la méthode de symétrie est parfaitement compatible avec cette vertu intellectuelle supérieure qu'est le sens de la *nuance*, dont Nietzsche disait qu'elle était la meilleure et la plus tardive acquisition de la vie⁴³.

Ce que nous découvrons, au terme de ce parcours, c'est que l'examen de la méthode de symétrie nous a menés au cœur de la pensée de Francis Wolff. Certains s'étonnent de la diversité des objets traités par Wolff : la philosophie antique, la philosophie morale, la philosophie de la musique, la corrida, la question de l'humanité, la philosophie de l'animal. Cette diversité n'est pas dispersion. On peut certes trouver,

42 *Ibid.* p. 163.

43 Nietzsche, *Par-delà Bien et Mal*, aphorisme 31.

entre ces différents objets, des constantes thématiques : la structure prédicative du langage humain, le caractère fondateur de la parole humaine, le rapport de l'homme et de l'animal, l'amitié, le dialogue, la question du mal et de la souffrance. Mais l'usage, non systématique mais insistant, de la méthode de symétrie contribue fortement à assurer l'unité et la cohérence d'une œuvre qu'on aurait tort de croire dispersée au seul motif qu'elle travaille des objets différents. Dans cette méthode s'exprime une certaine conception de la raison, dont je citerai la définition donnée à la page 369 de *Notre humanité* : « Être rationnel, c'est disposer d'un langage prédicatif par lequel on peut juger de ce que sont les choses et s'opposer sur elles ».

Mais je m'avise, au moment de conclure, que mon étude de la méthode de symétrie chez Wolff a elle-même emprunté à Wolff sa méthode de conceptualisation des figures. Qu'est-ce en effet que la méthode de symétrie, sinon une « figure de la pensée wolffienne », figure qu'il nous est désormais loisible de faire travailler dans d'autres champs et à d'autres usages ?

Cette journée a été très judicieusement intitulée « Les amis et les disciples ». Le concept d'amitié est symétrique, le concept de disciple est dissymétrique. L'ami est ami de son ami, le maître n'est pas disciple de son disciple, ce qui nous fait une dissymétrie de niveau deux entre l'ami et le disciple. Et pourtant, dans l'amitié intellectuelle que Francis Wolff pratique si parfaitement, cette dissymétrie de niveau deux entre l'ami et le disciple cesse de fonctionner. Dans l'amitié intellectuelle, chacun des amis apprend de l'autre, chacun est tour à tour maître et disciple, et le maître devient disciple de son disciple. Ou encore : dans l'amitié vraie, on peut être disciple authentique sans cesser d'être ami, et cette propriété est admirablement symétrique, ou, si l'on veut, réciproque. La réciprocité de la parole partagée est le fond vivant de la méthode wolffienne de symétrie.

Bibliographie

Agee James & Walker Evans, *Louons maintenant les grands hommes : Alabama, trois familles de métayers en 1936*, traduction par Jean Queval, Paris, Plon, coll. « Terre humaine », 1972.

Guérault Martial, *Histoire de l'histoire de la philosophie*, 3 volumes, Aubier, Paris, 1984-1988.

Wolff Francis, « Trois figures du disciple dans la philosophie ancienne », *Le trimestre psychanalytique*, 2, 1993, repris dans *L'être, l'homme, le disciple, Figures philosophiques empruntées aux Anciens*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2000, ch. 9, p. 289-310.

Wolff Francis, « Le mal », dans *Notions de Philosophie*, tome III, dir. Denis Kambouchner, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995, p. 151-219.

Wolff Francis, « Dois Destinios Possíveis da Ontologia », *Analytica* 3/1, 1996, p. 179-225.

Wolff Francis, « Le principe de la *Métaphysique* d'Aristote et le principe de la métaphysique de Descartes », *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 51, n° 201/ 3, septembre 1997, p. 417-443, repris dans *L'être, l'homme, le disciple, op. cit.* ch. 2, p. 73-102.

Wolff Francis, *Dire le monde*, Paris, PUF, 1997.

Wolff Francis, « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme : remarques pouvant servir à comprendre l'invention de l'animal » dans Gilbert Romeyer Dherbey (dir.), Barbara Cassin et Jean-Louis Labarrière (éd.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie. Nouvelle série », 1997, p. 157-180.

Wolff Francis, « Les principes de la science chez Aristote et Euclide », *Revue de Métaphysique et de Morale*, 105/3, 2000, p. 329-362.

Wolff Francis, *L'être, l'homme, le disciple : figures philosophiques empruntées aux Anciens*, Paris, PUF, coll. « Quadrige » 2000.

Wolff Francis, *Notre humanité : d'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée » 2010.

Wolff Francis, « Le temps comme concept hybride », *Revue de Métaphysique et de Morale* 72/4, 2011, p. 487-511 (URL : <http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2011-4-page-487.htm> ; DOI : 10.3917/rmm.114.0487).

Wolff Francis, *Pourquoi la musique ?*, Paris, Fayard, coll. « Histoire de la pensée », 2015.